

Texte en anglais trouvé sur le site anar britannique Libcom.org (<http://libcom.org/>), dans sa rubrique « History », sous le titre « THE WILHELMSHAVEN REVOLT, A Chapter of the Revolutionary Movement in the German Navy, 1918-1919 ».

La traduction a été réalisée par le Collectif Anarchiste de Traduction et de Scannerisation (CATS) de Caen (et d'ailleurs) en mars 2012. Le texte a été féminisé.

D'autres traductions sont en téléchargement libre sur notre site : <http://ablogm.com/cats/>

LA RÉVOLTE DE WILHELMSHAVEN

Un chapitre du mouvement révolutionnaire en Allemagne, 1918-1919*

Ernst Schneider (Ikarus) - 1944

Les nuages de la guerre se rassemblaient au dessus de l'Allemagne. La base du mouvement ouvrier allemand, à cette époque, le plus puissant mouvement en nombre au sein de la Seconde Internationale, poussait à la prise de mesures contre la guerre qui approchait. Des meetings de masse plein à craquer furent tenus et le slogan était donné : « Action de masse contre la guerre ».

Mais c'était des mots, de simples mots. La masse des travailleurs/euses, sous l'influence de leurs organisations, fortement organisés et disciplinés en Parti et en syndicats, attendait l'appel à l'action de la part des leaders à qui ils/elles faisaient confiance, mais l'appel ne vint jamais. Au lieu de l'action vint l'effondrement politique complet.

En contradiction avec les enseignements précédents, le porte-parole du Parti Social-Démocrate au parlement allemand le 4 août 1914, déclara qu'à l'heure du danger, nous nous lèverons pour la patrie. La majorité des leaders sociaux-démocrates avaient trouvé leur patrie. Les travailleurs/euses n'en avaient toujours pas ! Le problème des masses et des leaders resta non résolu pratiquement, malgré la lutte prolongée de socialistes révolutionnaires comme Rosa Luxemburg, Anton Pannekoek, Heinrich Laufenberg, Johann Knief et d'autres, dont la dévotion à la cause était inattaquable, contre la politique alors déjà florissante de trahison de classe. L'écrasante majorité des leaders sociaux-démocrates rejetait l'idée d'auto-détermination de la classe ouvrière et travaillait secrètement à travers leur appareil révisionniste, Verein Arbeiterpresse, à la subordination du prolétariat aux organisations bureaucratiques. La catastrophe était inévitable. Beaucoup de travailleurs/euses sentirent que leurs sacrifices avaient été vains. Ils/elles n'avaient pas compris les dynamiques de leur propre organisation, alors ils/elles se sentaient trahis, et ils/elles l'étaient. Cela amena la désillusion d'un côté et des nerfs irrités et de l'indifférence de l'autre. Mais malgré tout les choses avaient lieu.

Les groupements du mouvement ouvrier allemand après le 4 août 1914

LA SCISSION du Parti Social-Démocrate donna naissance aux divers groupes suivants :

1. Les sociaux-démocrates majoritaires – qui contrôlaient l'appareil de l'ancien parti, soutenaient la guerre impérialiste de toutes les manières, et capturèrent la masse des membres du parti.
2. Le Partenariat ouvrier social-démocrate (Sozialdemokratische-Arbeiter Gemeinschaft), appelé plus tard Parti Social-Démocrate Indépendant – opposé au N°1 mais sans détermination. Soutenait par exemple, financièrement, les Radicaux/ales de Gauche à Hambourg mais refusait de partager d'autres activités avec eux/elles.
3. Les « Hommes/femmes de Confiance » Révolutionnaires (Revolutionäre Obleute), dans les usines et les ateliers à Berlin. Leur politique était « La lutte de classe, pas la guerre impérialiste ».

NB : Alors que les vieux termes « leader », « officielLE », « présidentE » etc... étaient devenus, dans l'esprit des travailleurs/euses ayant une conscience de classe, synonymes d'une autre classe, le terme

allemand Obmann (homme de confiance) désigne des travailleurs dignes de confiance, des camarades de classe respectés.

4. Les Socialistes Internationaux/ales de Berlin. Ils/elles publiaient un journal, «Lichtstrahlen» (« Rayons de Lumière »), anti-guerre, critiquaient les N°1 et 2 sur des bases marxistes.

5. Le groupe Rhin et Westphalie, autour du période « Kampf » (« Combat »), prônait l'action de masse et combattait les N°1 et 2 sur des bases socialistes révolutionnaires.

6. Le Groupe International, Berlin, publiait d'excellentes brochures socialistes révolutionnaires et les « Lettres de Spartacus » bien connues distribuées par les groupes 3, 4, 5 et 7. La première « Spartakus Brief » (« Lettres de Spartacus ») adressée à la classe ouvrière commençait par les mots « Tu dors Spartacus, au lieu d'agir d'une manière révolutionnaire ».

7. Les Radicaux/ales de Gauche, qui changèrent plus tard leur nom en Communistes Internationaux/ales d'Allemagne (IKD), avaient des groupes à Brême, Hambourg, Wilhelmshaven, Braunschweig, Hanovre, en Saxe, en Prusse de l'Est et à Stettin (désormais en Pologne). Ils/elles publièrent de 1916 à la fin de 1918 le journal hebdomadaire « Arbeiter Politik » (« Politique Ouvrière, Organe pour le Socialisme Scientifique ») et défendaient le programme de la classe ouvrière révolutionnaire sur des bases marxistes dynamiques. Ils/elles développaient le mouvement des conseils ouvriers. Leur appel à l'action dans les industries de guerre fut rapidement suivi par les travailleurs/euses. Les radicaux/ales de Gauche voyaient dans la croyance aveugle à l'efficacité des partis l'une des principales raisons de l'impuissance de la classe ouvrière.

8. Il y avait aussi des petits groupes d'anarcho-syndicalistes –pacifistes révolutionnaires, intrépides camarades d'armes qui rejoignirent presque les Radicaux/ales de Gauche.

Ce ne peut être mis en doute, l'histoire est faite pas tous/tes et le temps est forcé de s'écouler. En 1916, le porte-parole des sociaux-démocrates, annonçait au parlement allemand : « La paix qui semble possible aujourd'hui laissera l'Allemagne et ses alliés dans les yeux de l'Europe comme un groupe de pouvoirs, dont la sphère de contrôle économique s'étend depuis les marches de l'Elbe jusqu'aux eaux du Golfe Persique. Ainsi l'Allemagne aura gagné par ses armes le noyau d'une grande sphère de contrôle économique, digne d'être considéré comme un territoire économique fermé aux côtés de ceux des autres empires mondiaux ».

Cette déclaration patriotique reçut la réponse du socialiste révolutionnaire Karl Liebknecht – un conscrit à cette époque – lors d'une manifestation illégale, mais très ouverte, à Berlin le 1^{er} mai 1916 avec le slogan « À bas la guerre ! L'ennemi principal est dans notre propre pays ! » [Der Feind steht im eigenen Land!]. Karl Liebknecht, bien que député, fut condamné à 6 années d'emprisonnement. Mais sa voix fut entendue dans les ateliers de l'industrie de guerre, aussi bien que sur les fronts et dans les unités navales en mer.

Le Comité Secret de la Flotte de la Mer du Nord et de la Base Navale de Wilhelmshaven

L'APPEL DE LIEBKNECHT ne fut pas vain. Il encouragea les forces d'opposition à la guerre. À bord des croiseurs, des destroyers, des torpilleurs et d'autres petites unités navales de combat, une campagne murmurante eut lieu parmi les marins et, de temps en temps, des acclamations ; Es lebe Liebknecht ! - [Vive Liebknecht!]. Pendant ce temps, des signaux furent envoyés par un comité secret, connu plus tard comme le Comité Révolutionnaire, ou, plus court, RC. Le Comité donna des instructions précises, des avertissements, de l'information et ces signaux passèrent rapidement de bouches en bouches au sein d'une certaine alliance. Aucun membre ne connaissait plus de 2 camarades, un à gauche et un à droite, comme les maillons d'une chaîne. Le premier maillon était connu par seulement un camarade – le Comité.

Sous la couverture des longues histoires de marins, dans les ponts inférieurs, dans les vestiaires, les chambres à munitions et même dans les toilettes, une organisation clandestine fut construite, dont les actions tendaient vers l'arrêt de la guerre impérialiste et le renversement de la monarchie semi-féodale. Les exemples mis sur pied par cette organisation clandestine sont d'une importance historique.

En plus de l'organisation du RC apparurent quelques exemples de propagandistes pacifistes individuels qui furent presque détruits par l'exécution de 2 inoffensifs objecteurs de conscience, les marins Reichpietsch et Köbes. Quels qu'aient été leurs motifs, leur lutte faisait partie de notre propre lutte et en conséquence ils moururent pour nous et pour notre cause. Dans cette relation, c'est un fait qu'un

représentant de l'un de ces infortunés marins consulta quelques importants députés sociaux-démocrates et qu'ils lui montrèrent la porte. Les députés sociaux-démocrates n'étaient pas intéressés. Cependant l'agitation augmentait parmi les marins de la Flotte. Une purge dans les équipages de certains navires fut ordonnée par les commandants de la Flotte, mais la croissance du mouvement était trop avancée pour les mesures prises par les autorités navales, et la purge fut sans aucun doute plus une nuisance qu'une saine cure ! Les suspects – toujours les mauvais, bien sûr – durent rapidement évacuer leur Stammkompanie [caserne navale]. De là, des milliers de marins furent expulsés vers la division de Marine sur la côte des Flandres [considérée comme une « division de punition » - l'armée britannique avait aussi les siennes]. En mars 1917, des tracts écrits en majuscules d'imprimerie, signés par le comité, furent distribués par les hommes du 3^{ème} régiment de marins. Plus tard, des réunions de marins furent tenues au Parc des quartiers Est. Ces réunions étaient bien sûr illégales, mais elles étaient bien protégées. Sans aucun doute, le mouvement clandestin dans la Marine ne s'arrêtait pas aux passerelles et aux échelles des navires de guerre !

Un Radical/ales de Gauche, membre du mouvement, alors qu'il venait de partir à Hambourg en avril 1917, fut l'un des 18 participant à une rencontre secrète arrangée par une camarade de Hambourg, qui se tint dans les bois près de Gross Borstel Zum grünen Jäger. Le résultat de cette rencontre fut un journal de grand format adressé aux femmes ouvrières dans les industries de guerre et aux soldats.

2 jours plus tard, après que 5 000 tracts aient été diffusés parmi les gens et placardés sur les murs et les bâtiments, des grèves spontanées se produisirent dans les industries de guerre. Des douzaines de grévistes et de distributeurs/rices de tracts furent arrêtéEs et emprisonnéEs. Il faut noter que nos amies actives à Hambourg étaient toutes des femmes ouvrières dans les industries de guerre, des sténodactylos etc... qui placardaient les journaux. Beaucoup de ces héroïnes et camarades, tout comme l'imprimeur, un entrepreneur qui n'était pas membre du mouvement, furent condamnéEs à l'emprisonnement. Nos sacrifices étaient lourds. Mentionner les propres sacrifices personnels de quelqu'un serait indu. Un combattant a l'obligation de combattre et de souffrir. Le faire pour la cause est comparativement léger. « C'est une vérité que nous devons lutter pour la paix, car dans le cas contraire, ce sera la paix des cimetières, la paix qui pressera l'Europe et d'autres parties du monde dans une nouvelle ère de sombre réaction » [Rosa Luxemburg]. Notre tâche ne pouvait consister qu'à doubler nos activités dans le mouvement à bord des navires de guerre et à terre.

En juillet 1917, un exemple fut donné par les marins d'une escadre menée par le croiseur de bataille Prinzregent qui était à l'ancre dans le bas de l'Elbe, à l'ordre « Levez l'ancre, tout le monde aux postes de combat », quelques signes et gesticulations furent effectués par les marins, mais pas un geste ne fut fait pour obéir aux ordres. Leur propre ordre « Feux éteints » (« Fires out », il s'agit vraisemblablement d'éteindre les chaudières des navires NDT) s'avéra plus puissant que ceux des chefs de la Flotte. Des centaines de marins furent condamnés à l'emprisonnement pour des durées de une à quinze années. Cet événement, et l'attitude de l'Amirauté, montrèrent clairement l'état de la situation générale. Furie et excitation parmi les autorités, mais une ardente détermination dans les rangs inférieurs.

De nouveau les marins avaient montré qu'ils n'étaient pas réticents devant la résistance armée. Ils savaient qu'ils pouvaient réussir seulement par une action concertée des marins de la Flotte dans leur ensemble, en collaboration étroite avec leurs camarades de l'armée terrestre et des industries. Les théoricienNEs qui exagèrent la différence entre la théorie et la réalité vécue peuvent s'égarer, mais rarement les combattantEs pratiques. La perspective de ces dernierEs était correcte. En janvier 1918 se produisirent les grèves spontanées dans les industries de l'armement, suivies par le pillage des boulangeries dans le Reich. Puis il s'en suivit des mois d'un silence remarquable. C'était le silence avant la tempête.

Vers l'été, une rencontre eut lieu à l'Edelweiss, la plus grande salle de bal de Wilhelmshaven. La rencontre était protégée par des colonnes du mouvement clandestin de la Flotte. C'était tard le soir. La salle de bal était remplie de marins, de filles et de quelques civils. L'orchestre avait quitté la scène durant l'entracte lorsque soudain le grand rideau de la scène tomba et des cris furent entendus « Restez où vous êtes, ne bougez pas ! ». Ensuite, de derrière le rideau, fut entendu une grosse voix, impressionnante et convaincante, « ... nous sommes à l'aube d'évènements décisifs. Il n'y aura enfin plus de guerre, plus d'oppression des masses laborieuses et souffrantes... mais nous devons nous battre, durement, longtemps et farouchement. Pour la cause, pas d'imprudences. Notre jour arrive ».

Il vint.

En septembre, une conférence secrète des divers groupes de l'opposition ouvrière eut lieu à Berlin. Des représentantEs de beaucoup d'ateliers industriels, de l'Allemagne du Nord, de l'Est, Centrale, de l'Ouest s'assemblèrent.

En résumant les rapports des assemblées, les activités des travailleurs/euses indépendantEs était en augmentation constante dans tout le Reich, il fut recommandé que la classe révolutionnaire devait violemment expliquer son programme aux larges masses, sans égards pour la dépense et que cela devait être mené sans délai. À la place du terme « socialisme », le terme « communisme », c'est à dire l'association de producteurs/rices libres et égaux/ales au sein de communes libres, fut adopté.

Un manifeste écrite par le récent camarade Frenken, destiné à éclairer les masses sociales-démocrates dupées – pour les détacher de leurs dirigeantEs carriéristes, fut publié à plusieurs milliers d'exemplaires, et quelques jours plus tard distribué largement.

La République Socialiste, Wilhelmshaven

À LA FIN D'OCTOBRE 1918, il y eut une vague de cas d'insubordination et de désobéissance parmi les marins à la base de la Flotte de la Mer du Nord, et une explosion apparaissait inévitable.

Des navires de guerre de tous types étaient le long des docks et des quais de Wilhelmshaven. Les plus gros navire, y compris le cuirassé Baden et le croiseur cuirassé Hindenburg, étaient prêts à l'action et attendaient les ordres du chef de la Flotte. Les navires ancrés en dehors des quais et dans la rivière Jade – l'escadre de croiseurs, les flottilles de torpilleurs et de destroyers – étaient également prêts à l'action.

Des rumeurs circulaient sur le fait qu'il avait été décidé d'engager l'ennemi au cours d'une rencontre finale, durant laquelle la Flotte allemande triompherait ou périrait pour la gloire « du Kaiser et de la Patrie ».

Les marins de la Flotte avaient leurs propres vues à propos de « la gloire de la Patrie », quand ils se croisaient ils se saluaient d'un « Vive Liebknecht ! ». Les équipages des navires qui mouillaient sur les quais devaient être cherchés la plupart du temps, non à bord, mais dans les ateliers et les grands sanitaires à terre. Les officiers, contrairement à la coutume, portaient des revolvers et ordonnaient aux hommes de retourner sur les navires. Les hommes obéissaient, mais pendant ce temps d'autres avaient quitté leurs navires et accrut le nombre d'hommes à terre. La situation était favorable, le Comité passa le message : « Rencontre sous protection à la tombée de la nuit au nouveau cimetière militaire. Envoyez un délégué par unité. ».

En accord avec les règles de l'organisation secrète, les délégués devaient venir à la rencontre seul ou, au plus, par paires, et à des distances d'intervalle raisonnable pour ne pas attirer l'attention. La réunion commença et montra combien la réponse à l'appel du Comité était générale. Le lieu de réunion était gardé par des marins. Ceux qui étaient présents se tenaient debout, à genoux ou assis entre les tombes. Il n'y avait pas le temps pour les discussions ou les discours. Les noms des navires mouillant dans le port et la rivière furent appelés et, depuis l'obscurité les délégués presque invisibles répondaient juste « Ici ». Un camarade parla, brièvement mais fermement. « L'heure est venue. C'est maintenant ou jamais. Agissons avec précaution mais résolument. Saisissons nous des officiers et des occupants. Occupons les stations de transmission en premier. Quand nous aurons pris le contrôle, hissez le drapeau rouge sur la cheminée principale ou la corne. Vive l'aube rouge d'un nouveau jour ! ».

En accord avec les règles de l'organisation, tous devaient rester à leur place durant 10 minutes après que l'orateur ait parlé. Heureusement, c'était une nuit sombre. Sur le chemin du retour vers leurs navires et casernements, certains des camarades entendirent le pas lourd de troupes en marche. Des coups de feu furent tirés et le cri « À bas la guerre » résonna. Le bruit de la marche provenait de marins, au nombre d'environ 300, en état d'arrestation, qui étaient emmenés sous escorte prendre le train pour la prison d'Oslebshausen, près de Brême. Ils furent chaleureusement acclamés par les marins qui passaient. Quand environ une douzaine de marins était en train de passer à côté du bâtiment de l'Amirauté, ils remarquèrent que le poste de garde était occupé par des soldats de la ville de Marksens, dans l'Est du Friesland. C'était un détachement de mitrailleuses. Les marins, sans hésitation, menèrent une attaque et, en un instant, avaient capturé 15 mitrailleuses. Le commandant du détachement, un vieux sergent-major, après une courte discussion, se déclara lui-même solidaire des marins. Les marins marchèrent alors vers la porte A du chantier naval impérial et en atteignant le poste de garde, ils le trouvèrent déjà dans les mains des révolutionnaires. Continuant en direction du cuirassé Baden, ils se rendirent compte que les marins

révolutionnaires s'étaient également emparés des petites unités navales. À bord du Baden ils élurent un nouveau commandant. Il était membre du Comité.

À ce moment, l'aube s'était levée. Des coups de feu furent entendus à bord d'un petit croiseur léger qui était en cale sèche, et l'enseigne blanche (les couleurs de la marine impériale NDT) flottait encore sur la cheminée principale. Après une lutte d'environ une heure, tous les navires à part le Hindenburg étaient aux mains des révolutionnaires. Sur le Hindenburg l'enseigne blanche flottait. Le commandant du Baden envoya par signal « Rendez-vous ou nous tirons ». Une lutte fut observée à bord du Hindenburg et un détachement de chauffeurs et de pompiers du Baden se préparaient à aborder l'Hindenburg et à donner un coup de main.

Mais avant qu'ils parviennent à destination, l'enseigne blanche avec l'aigle fut descendue et le drapeau rouge hissé. Au même moment, un signal fut reçu de l'escadre des croiseurs disant que là aussi les révolutionnaires avaient pris la main.

Sur l'ordre du Comité, un meeting de masse fut tenu à l'extérieur du bâtiment de l'Amirauté. Une grande foule de 20 000 personnes y assista et marcha ensuite autour de la base navale, précédée par la 15^{ème} demi-flottille de torpilleurs. Un camarade annonça que tous les commandants et amiraux de la Flotte de la Mer du Nord avaient été démis de leurs fonctions et qu'aussi longtemps qu'ils resteraient dans leurs quartiers, ils ne souffriraient aucun mal, mais que s'ils sortaient, ils devraient y faire face.

3 des 4 commandants entrèrent dans le bâtiment de l'Amirauté et informèrent l'Amiral de ce qui s'était passé. Son Excellence répondit avec regret, qu'il ne pouvait rien faire pour le moment. Il fut informé que pour l'instant rien ne lui arriverait s'il restait tranquille et à la maison.

À ce moment là, les foules de travailleurs/euses des industries de guerre se répandaient dans les rues. Il est regrettable d'avoir à dire que des fractions de ces travailleurs/euses attendaient encore un appel de leurs leaders anti-révolutionnaires, et durent être « forcés à être libres ». Leur conduite, comme celle de leurs leaders et de la masse des « prolétaires en col blanc » fut consciemment – ou inconsciemment – réactionnaire durant cette période. Les événements évoluaient vite. De grandes manifestations eurent lieu et les processions convergeaient vers le terrain d'entraînement. Après des discours et des rapports sur les événements, les élections des conseils de travailleurs/euses et de marins eurent lieu. Chaque navire avait son conseil et son délégué. La même chose fut faite pour chaque usine et ville du district.

Ce soir là, une réunion des délégués eut lieu, qui se constitua elle-même comme le Gouvernement Révolutionnaire. Un conseil de 21 marins fut élu, qui était, pour ainsi dire, le Gouvernement Administratif. Celui-ci élut à son tour un groupe de 5 membres avec des pouvoirs exécutifs. Mais lorsque la première réunion des 5 eut lieu, il transpara que 4 de ses membres n'étaient pas des socialistes révolutionnaires. Le cinquième déclara aux autres que la révolution ne pouvait être faite par des révolutionnaires gnangnans, et qu'il ne pouvait pas travailler convenablement avec eux. Les circonstances, cependant, leur permirent de continuer ensemble quelques temps. En fait, il y avait depuis le début 2 gouvernements à Wilhelmshaven, le Conseil des Cinq, avec son Quartier-Général au casino des officiers, et le Comité Révolutionnaire, appuyé par les marins socialistes révolutionnaires avec son Quartier-Général à bord du Baden et dans la « Caserne des Mille Hommes ». Les anecdotes suivantes à propos de 2 des membres du Conseil des Cinq serviront comme une indication du calibre de la majorité du Conseil. Un chauffeur naval, qui parlait comme un prêcheur laïque, mais était d'un caractère discutable, et qui était associé d'une manière ou d'une autre avec l'Amirauté et d'autres autorités du régime impérial, et également en étroite relation avec Ebert, Noske, Scheidemann etc...(dirigeants sociaux-démocrates « majoritaires » qui se trouvèrent à la tête du premier gouvernement républicain et réprimèrent avec l'armée les soulèvements révolutionnaires de janvier 1919 NDT), demanda le 4 novembre 1918, alors que les marins donnaient l'assaut aux casernes du chantier naval, à ses camarades de barricader les principales entrées.

Ils lui répondirent – avec un coup de pied – de le faire lui-même. Quand les portes d'entrées furent ensuite défoncées, il se dressa, bondit vers l'entrée et cria avec une attitude théâtrale : « Der Freiheit eine Gasse » [« Un sentier pour la Paix » – une citation d'un poème sur la mort d'Arnold Winkelried.]. Cet homme se donnait l'air – sous les instructions de ses maîtres impériaux – d'être le président d'Oldenburg, du Friesland de l'Est et de Wilhelmshaven, mais en pratique il restait très en retrait.

Un autre acteur, un membre encore plus pitoyable du Conseil des Cinq, dont le nom était malheureusement le même que celui de l'auteur, essaya de se lier d'amitié avec l'armée réactionnaire des officiers qui approchait alors pour attaquer Wilhelmshaven, et pour cela il avait fait imprimer et coller de

grandes affiches durant les combats de rue sur lesquelles on pouvait lire : « Je ne suis pas Ernst le spartakiste – qui est le leader du Comité Révolutionnaire, et je n'ai rien à voir avec les arrangements communistes. Mon nom est Joseph et je suis un socila-démocrate ».

Ce Joseph fut puni sur le champ par des femmes de la classe ouvrière qui le conduisirent hors de Wilhelmshaven à coups de manches à balais. Et comme le Joseph de la Bible, il s'enfuit dans un autre pays - dans ce cas en Russie – et il devint un marchand prospère.

Le point critique

À CE MOMENT, le pouvoir était pratiquement dans les mains des conseils de travailleurs/euses, soldats et marins, si ce n'est dans tout le Reich, au moins à Wilhelmshaven, Brême et Brunswick. Le prolétariat révolutionnaire réclamait une décision claire. Les combats de rue et sur les barricades dans les villes et les villages étaient à l'ordre du jour. Des colonnes de choc des marins révolutionnaires furent envoyées partout en Allemagne. Dans le but d'assurer des communications permanentes avec Kronstadt [Kronstadt était la station radio la plus proche de Wilhelmshaven à être aux mains du gouvernement des soviets, aussi ils espéraient évidemment ouvrir une communication directe avec la Russie Soviétique, plutôt que de devoir compter sur des courriers, des avions ou d'autres moyens de communication terrestre. Cela représentait environ une distance de 1 600 kilomètres. Avoir ce lien direct aurait rendu possible d'un seul coup la transformation des relations entre la Russie et l'Allemagne, temporairement « stabilisées » en faveur du capitalisme allemand par le traité de Brest Litovsk de mai 1918 – Note des Éditeurs], des centaines de marins en armes furent envoyés par le Comité Révolutionnaire pour occuper la station radio à Nauen, près de Berlin, toujours entre les mains à cette époque entre les mains du gouvernement d'Ebert (Ebert devint chef du gouvernement impérial peut avant l'éclatement des troubles révolutionnaires de novembre 1918 NDT).

Ils ne revinrent jamais. Après des tentatives infructueuses pour capturer la station, beaucoup d'entre eux allèrent à Berlin et formèrent, sous la direction d'un officier de l'armée impériale, le lieutenant socialiste révolutionnaire Dorrenbach – un ami de Karl Liebknecht – la Division de la Marine du Peuple [Volks-Marine Division]. Nos propres tentatives pour entrer en contact avec les révolutionnaires à Kronstadt depuis la station radio de Wilhelmshaven furent des échecs, nos messages furent brouillés, d'abord par une station quelque part en Finlande et plus tard par Nauen. Dans cette situation – on était alors en novembre 1918 – les dirigeantEs des syndicats rejoignirent les grands industriels au sein de l'Arbeitsgemeinschaft (ce qui signifie apparemment « communauté du travail » et désigne des institutions de collaboration de classe NDT).

Par rapport à cela, Hugo Stinnes écrit dans ses mémoires [je cite de mémoire] : « Nous étions complètement battuEs. Dans cette situation désespérée vint le grand homme Legien, président du Comité Général des Syndicats en Allemagne, comme notre sauveur. Il le fit, en fait, il nous sauva ; et cela ne doit pas être oublié ». Stinnes n'oublie pas. Industriel millionnaire, et un des plus gros armateurs d'Allemagne, il nomma un de ses plus gros navire « Karl Legien ». Si jamais une classe ouvrière dans un pays du monde fut déloyalement trahie, ce fut la classe ouvrière allemande. Est-ce que les travailleurs/euses étaient « mûrEs » pour la révolution sociale ? À Lunen, dans le district de la Rhur, les mineurs prirent possession des mines de charbon et les firent tourner durant plus de 5 mois, le travail administratif étant effectué par leurs femmes et leurs filles. Durant cette période, la production fut plus élevée que jamais. Pareil pour les travailleurs/euses agricoles dans un domaine à Golnow en Poméranie, qui s'en emparèrent et le travaillèrent pendant plus d'un an en tant que communauté armée. Chaque membre de la communauté gardait des armes dans sa maison, mais aucun cas de violence, ou même de rudesse, ne se produisit. Ils/elles avaient leur conseil ouvrier, vivaient et travaillaient leur domaine en paix jusqu'à ce que les troupes de Noske ne les forcent à retourner de nouveau à l'esclavage salarié. Ce sont seulement 2 exemples parmi de nombreux autres qui peuvent être cités.

Laissez nous lever le rideau ! C'était Karl Radek – alors (en 1919) plénipotentiaire russe en Allemagne – qui déclarait ouvertement « une révolution ouvrière victorieuse en Allemagne maintenant signifie une révolution perdue en Russie ». Staline, discutant la situation en Allemagne (en 1923) recommandait : « Dans mon estimation, les travailleurs/euses allemandes doivent être contenuEs, pas stimuléEs ».

En fait, comme le temps l'a montré, le Komintern n'a pas seulement liquidé de manière sanglante les véritables révolutionnaires à Kronstadt et en Ukraine, mais a également délibérément empêché la révolution ouvrière en Allemagne.

Les marins soutenant le Comité Révolutionnaire sentaient que c'était leur devoir de poursuivre leurs activités et d'assister leurs camarades de classe à tout prix. Pour ce faire, ils étaient même déterminés à faire usage, en cas de nécessité, des unités de la Flotte de guerre, qui bien qu'immobilisée par les clauses de l'armistice était encore armées et prête à l'emploi.

Mais il fallait faire face à d'autres difficultés. Des centaines de millions de travailleurs/euses étaient encore tenus dans les limites de système obsolète d'organisation, dominés par des leaders conservateurs/rices. Ce fut absolument illustré à l'occasion de la première Convention de Tous les Conseils d'OuvrierEs et de Soldats, en décembre 1918. Cela paraît incroyable, mais en dehors de ce parlement « révolutionnaire » il fut trouvé nécessaire de former un groupe révolutionnaire ! Et quand Karl Liebknecht, comme orateur principal, souligna très justement : « La contre-révolution est au milieu de nous », certains des délégués levèrent leurs fusils contre lui.

Le même jour, une tentative contre-révolutionnaire fut faite pour capturer le cuirassé Baden. Du sang fut répandu, mais la tentative fut gérée avec efficacité, et l'homme de confiance du Baden fut acclamé avec enthousiasme par ses camarades victorieux en revenant de la Convention de Berlin. Quelques jours après, un camion rempli de marins de la « Caserne des Mille Hommes » écrasa un soulèvement contre-révolutionnaire mené par des grands propriétaires terriens de l'Est Friesland et ils aidèrent leurs camarades travailleurs/euses dans les fermes à mettre en place un efficace Conseil des Travailleurs/euses Agricoles. Quand le détachement retourna dans sa caserne, il laissa derrière lui une communauté révolutionnaire.

À peu près au même moment, le soi-disant « Gouvernement populaire » [d'Ebert, Scheidemann, Noske etc...] à Berlin envoya un délégué à Wilhelmshaven dans une tentative destinée à inciter les conseils de travailleurs/euses et de marins à obéir à ses ordres. Il fut reçu par certains des membres du Conseil des Cinq, mais échoua et tout continua comme avant. En janvier 1919, quand le gouvernement de Berlin envoya un de ses ministres avec la même mission, il fut arrêté par un détachement de la 15^{ème} demi-flottille de torpilleurs.

Pendant ce temps, le gouvernement de Berlin avait imprimé de grandes affiches qui furent collées sur les murs et les bâtiments des villes dans tout le Reich – quoique pas à Wilhelmshaven, Brunswick et dans d'autres endroits où les révolutionnaires avaient le contrôle – avec en grandes lettres : « Socialisme dans toute l'Allemagne », « Le socialisme est en marche » etc... Ce qui en fait était en marche, cependant, c'était les vieilles forces réactionnaires menées par les gens « émancipant la social-démocratie ». Leur principal journal, Vorwärts (En Avant) – capturé 2 fois et dirigé par les travailleurs/euses révolutionnaires à Berlin – mais plus tard recapturé par les sociaux-démocrates – publiait, au moment même où des centaines de travailleurs/euses étaient en train d'être tués dans les combats de rue à Berlin, l'incitation suivante : « Karl und Rosa, viel Hundert Tote in einer Reih' Rosa und Karl sind nicht dabei » [Plusieurs centaines de mortEs alignés, mais Rosa et Karl ne sont pas parmi eux/elles. » - Rosa et Karl étaient, bien sûr, Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht.].

À la propagande sociale-démocrate en faveur d'une Convention nationale, les communistes révolutionnaires répondirent avec : « Pas de Convention Nationale ! Armez les travailleurs/euses dans les usines ! Établissez des tribunaux révolutionnaires pour juger les criminels de guerre et les contre-révolutionnaires !

À ce moment, la guerre civile était loin de son apogée. Les batailles décisives vinrent plus tard. Les nouvelles formations des travailleurs/euses industrielLES étaient juste en train de monter sur la ligne de front. Ils/elles menèrent leurs batailles, pas comme des hommes ou des femmes de parti ou des syndicalistes, mais comme des unités d'usines révolutionnaires indépendantes. Dans cette atmosphère très critique, le 28 décembre 1918, un parti naquit qui, après de longues et véhémentes discussions fut appelé Kommunistische Partei Deutschlands' [Spartakus Bund], [Parti Communiste d'Allemagne – Ligue Spartacus].

Il incluait seulement des parties des groupes révolutionnaires mentionnés dans le chapitre précédent. Des groupes comme les Communistes Internationaux/ales à Brême, Wilhelmshaven, Brunswick etc...ne rejoignirent jamais officiellement. Il est important de noter que le Parti Communiste d'Allemagne – Ligue Spartacus [En 1923, le Parti Communiste d'Allemagne, KPD, poursuivait une politique de « front uni »

avec les nationalistes allemands. Le nazi Graf von Reventlow écrivait des articles dans l'organe central communiste « Rote Fahne », « Drapeau Rouge ». Au même moment, Clara Zetkin, députée communiste, déclarait au Reichstag qu' « une collaboration est tout à fait impossible entre la Reichswehr, l'armée républicaine allemande, et l'Armée Rouge ».] était fortement anti-parlementariste quand il démarra. Les syndicats étaient tout autant concernés, le slogan au début était « Détruisez les syndicats ! », qui fut ensuite changé en « Capturez les syndicats ! »

Pendant ce temps, un nouveau mouvement indépendant d'unions industrielles, connu sous le nom d'Allgemeine Arbeiter Union - Revolutionäre Betriebsorganisation [Union Générale des Travailleurs/euses – Organisation Révolutionnaire d'Atelier], apparut brusquement et se répandit dans toute l'Allemagne, atteignant en un temps relativement court plusieurs centaines de milliers de membres. Ce mouvement combattit farouchement la Reichswehr en Allemagne centrale, à l'usine Leuna par exemple, et s'empara, en tant qu'unités de combat de la classe ouvrière, des chantiers navals et des usines en Allemagne du Nord.

En janvier 1919, je fus mandaté par la conférence des Communistes Internationaux/ales de l'Allemagne du Nord-Ouest pour négocier avec Karl Radek – alors plénipotentiaire général bolchevique à Berlin – et pour discuter avec lui des manières et moyens pour établir des communications radio entre Wilhelmshaven et Kronstadt.

Je me précipitai à Berlin dans une locomotive spéciale pour mener ma mission immédiatement. Cherchant Radek en vain au cours de cette journée, je rencontrai accidentellement Karl Liebknecht à minuit qui me raconta que Radek se cachait en banlieue dans un certain appartement de la Société Coopérative des Travailleurs/euses.

Les grèves de masse faisaient rage dans la ville et dans ses districts environnants. Aucun omnibus ou tramway ne circulait. Quand, après une journée éprouvante, j'arrivais à l'appartement « secret » de Radek, ce dernier était occupé par quelques passionnantes visiteuses féminines. À la fin, un débat politique eut lieu et il devint clair pour moi que la dictature du parti bolchevique ne se sentait pas concernée par la tâche de développer la révolution mondiale.

Perspectives et possibilités

AU DÉBUT DE JANVIER 1919, la situation en général était pleinement comprise par les marins de Wilhelmshaven ayant une conscience de classe, qui étaient pour la plupart à la « Caserne des Mille Hommes », sur le sous-marin d'entraînement Deutschland, et sur des vaisseaux plus petits comme les destroyers et les torpilleurs. Pour être sûr que rien ne clocherait, les marins entreprirent de s'éduquer et de s'entraîner eux-mêmes. Des lectures furent données sur le socialisme marxiste, le communisme et la stratégie, à bord des navires et à terre. Au lieu du terme discrédité – à cause de la sociale-démocratie- de « socialisme », le terme « communisme » fut adopté.

En coopération étroite avec les groupes de travailleurs/euses socialistes révolutionnaires en Allemagne du Nord-Ouest et dans les centres industriels de Westphalie (district de la Ruhr), un plan stratégique fut élaboré pour conduire les forces révolutionnaires depuis la côte et l'Allemagne du Sud-Ouest vers Berlin. Un tel plan était jugé préférable plutôt que de laisser les réactionnaires combattre sur le terrain de leur choix. On espérait également soulager les forces révolutionnaires localement et conquérir Berlin pour la classe opprimée.

Les marins révolutionnaires de la base de la Mer du Nord étaient déterminés à combattre, à vaincre ou à mourir pour la cause. Ils juraient que la vieille société de classe devait être achevée, pour ne jamais se relever et qu'ainsi il n'y aurait plus d'esclavage, plus de guerres capitalistes – ils en avaient assez. Décrire avec des mots l'état d'esprit de ces marins est impossible. Dans leurs esprits ils voyaient une nouvelle société mondiale de travailleurs/euses, libres, sans peurs ni manques, une société basée sur une démocratie ouvrière développant l'humanité en une seule unité.

Entre temps, il devint évident que les forces réactionnaires étaient en train d'encercler l'Allemagne du Nord-Ouest. Petit à petit, leurs troupes occupaient certains points stratégiques, pas comme une armée en marche, mais comme « visiteurs » et « sympathisants » des révolutionnaires. Pendant ce temps, toutefois, entre le 10 et le 15 janvier, le conseil des marins de Weser envoya un petit torpilleur à Wilhelmshaven rempli de marins qui souhaitaient combattre de nouveau, côte à côte avec leurs vieux camarades. Avec ces marins, un certain lieutenant d'aviation A. fut aperçu dans le Quartier-Général du Comité. Il offrit ses

services à la cause, déclarant « Je suis un prolétaire de naissance, et dans des temps comme ceux-ci, je reviens à la classe à laquelle j'appartiens directement ». A. qui était un officier dans l'ancienne aviation navale impériale, s'avéra être un brillant instructeur et conseiller, ainsi qu'un courageux combattant et, pour finir, un vrai camarade de cœur. En très peu de temps il entraîna 15 jeunes marins, si ce n'est comme pilotes, au moins comme observateurs convenables. Son aptitude comme formateur militaire sauva beaucoup de vies. D'autres camarades capables de commander sortirent des équipages de la Flotte ainsi que des rangs de la base des travailleurs/euses. B., par exemple, un ancien chauffeur du Baden, C., un marin de la flottille de destroyers et D., un docker, élu par les marins révolutionnaires, qui s'avéra être un camarade audacieux et un commandant de port capable [Comme beaucoup des personnes auxquelles il est fait ici référence ont encore des relations en Allemagne, et pour d'autres raisons, elles sont uniquement désignées par des initiales.].

L'effet des efforts faits par ordre du Comité, et la disponibilité et la volonté de ses électeurs/rices, devint évident lorsque fut connu le fait qu'un envoyé, le troisième, du gouvernement Ebert était arrivé en avion à Wilhelmshaven pour avoir un dernier entretien avec les membres du Conseil des Cinq, leur demandant de remettre Wilhelmshaven au gouvernement Ebert. L'homme de confiance du Comité Révolutionnaire était à ce moment occupé à étudier des cartes à la « Caserne des Mille Hommes ». Du camarade commandant les flottilles de torpilleurs et de destroyers il reçut, par téléphone secret – un câble allant du lointain port des torpilleurs directement à la « Caserne des Mille Hommes », le message suivant : « Camarade, les équipages de la flottille B sont aux postes de combat. Nos canons de 88 sont bien disposés pour couvrir le casino des officiers. Sur ton ordre, nous tirerons immédiatement et détruiront la maison des traîtres et ses occupants actuels. Donne l'ordre, s'il te plaît ».

Il y eut un moment d'hésitation, de terribles pensées tournaient dans la tête de l'homme de confiance. Mais cela dura seulement quelques secondes, alors l'ordre fut donné, clair et décidé : « Merci camarade, l'heure de faire cela approche, mais elle n'est pas encore arrivée ».

Pendant ce temps, un messager spécial arriva de la même flottille et il reçut verbalement le même ordre. Il peut être dit qu'aucun camarade n'était mieux informé que l'homme de confiance du Comité, et il aimait ses camarades comme il aimait la cause. Il les comprenait trop bien, il savait qu'ils avaient raison, mais cela ne pouvait être fait, parce que dans certaines situations il n'est pas suffisant d'être entreprenant.

Le 15 janvier, Rosa Luxemburg et Karl Liebknecht furent assassinés à Berlin par la soldatesque d'Ebert. À Wilhelmshaven, une grève générale fut proclamée par le groupe des Communistes Internationaux/ales qui avait à cette époque, à part plusieurs centaines de travailleurs/euses industrielles, plus de 500 membres parmi les marins de la Flotte. Des meetings de masse et des manifestations armées eurent lieu. Sur les mâts des navires de guerre et sur le mât de la « Caserne des Mille Hommes », le drapeau rouge flottait dans le vent à mi-hauteur. Les prolétaires de la mer pleuraient 2 camarades bien-aimés, tandis que le rédacteur de Vorwärts qui appelait au meurtre avait sa récompense sanglante.

Plus tard, des agents provocateurs se faufilèrent à Wilhelmshaven. Ils se faisaient passer pour des « camarades » et l'un d'eux, au service d'une certaine camarilla militaire, fut démasqué et 2 ans plus tard exécuté par les révolutionnaires en Allemagne Centrale.

Rien ne peut mieux illustrer l'esprit des marins que le fait que le lendemain, le 16 janvier, une tentative fut faite par la réactionnaire Bund der Deckoffiziere [Ligue des Officiers] pour « libérer Wilhelmshaven de la domination spartakiste ». Les révolutionnaires leur donnèrent une leçon en combattant comme peu des gardes blancs pouvaient s'y attendre. Après 6 heures de combat de rue, durant lesquelles plusieurs personnes furent tués, la Ligue se rendit inconditionnellement. La rue menant au pont Jachmann était pleine de fusils et de mitrailleuses abandonnés. Certains des officiers avaient donné leur parole de ne pas prendre les armes contre les socialistes révolutionnaires, et il fut plus tard prouvé qu'ils avaient tenu leur promesse. Quoi qu'il en soit, ce soulèvement fut inspiré par le gouvernement d'Ebert, le résultat fut une défaite pour les vieilles forces militaristes. Les marins soutenant le Comité combattirent ouvertement leurs opposants et les écrasèrent plusieurs fois, mais aucun des officiers ne fut exécuté.

À peu près au même moment, un autre coup de main réactionnaire fut tenté à Jever à Oldenburg, qui fut aussi écrasé par les commandos de la « Caserne des Mille Hommes ». Une fois de plus, quand les marins retournèrent à Wilhelmshaven, ils avaient laissé dans le district de Jever une communauté de travailleurs/euses socialistes. Mais cette fois-ci ils ne rentrèrent pas seuls. Ils ramenèrent avec eux, pour les mettre en état d'arrestation jusqu'à ce que les choses se calment, un capitaine-général provincial qui ne croyait pas à la révolution. Malheureusement cet homme fut oublié à la prison militaire de Heppens à

Wilhelmshaven, et quand plus tard ses frères officiers de l'armée Gerstenberg ouvrirent sa cellule et qu'il leur dit qu'il était le capitaine-général du district de Jever, ils ne le crurent pas et ils le battirent bruyamment !

Vers la fin de janvier, la tension augmenta parmi les marins. Berlin tomba, Kiel également [La révolte de Kiel éclata, mais comme de nombreux marins étaient rentiers chez eux elle s'éteignit très vite. Des milliers allèrent à Hambourg où ils formèrent un soi-disant Haut Conseil de la Marine du bas de l'Elbe, Oberster Marine Rat der Niederelbe. Les activités de ce conseil se confinèrent à réquisitionner – par les armes – des victuailles dans les districts environnants. Incapable de mettre la main sur l'or des banques, il saisit – temporairement – les fonds des syndicats à Hambourg. Après l'exode des rebelles de Kiel, le conseil de Kiel fut presque vidé d'éléments révolutionnaires. Et c'était principalement dû au fait que les réactionnaires, tels que le social-démocrate Gustav Noske, l'utilisaient plus ou moins comme une façade pour les forces militaires de la réaction organisée. C'est de là que partit la brigade contre-révolutionnaire d'Erhardt.], Brême était attaquée à revers par une grande armée. Bien qu'un système de postes de garde composés de travailleurs/euses et de marins ait été organisé à Wilhelmshaven et dans les districts environnants, et qu'un tribunal d'urgence ait siégé pour s'occuper des contre-révolutionnaires, c'était loin d'être suffisant. Ce dont Wilhelmshaven avait besoin – et continue à avoir besoin, et pas que Wilhelmshaven ! – c'était une révolution à grande échelle depuis la base.

Il était clair que cela ne serait pas atteint en collaboration avec le vieux personnel des conseils de travailleurs/euses et de marins, mais seulement en apportant du sang frais parmi les rangs des socialistes révolutionnaires du Comité et ceux de ses actives unités de combat sur terre et mer. Dans la sphère économique, le Comité envisageait une association de producteurs/rices libres et égaux/ales, basé sur un système de démocratie ouvrière, utilisant – car ils/elles allaient probablement être isolés – l'or de la Reichsbank comme un moyen d'échange avec les pays capitalistes, et, bien sûr, cela signifiait que l'or ne pouvait être utilisé contre les travailleurs/euses révolutionnaires.

Le grand espoir semblait être la Russie. En tous cas, il n'y avait pas de temps pour la discussion, le moment final était venu d'agir – même en vain – au moins comme exemple.

La Commune révolutionnaire de Wilhelmshaven

LA LUTTE LE LONG de l'ensemble de la côte de l'Allemagne du Nord-Ouest augmentait en férocité et les groupes révolutionnaires combattant dans des conditions extrêmement difficiles autour de Brême furent détruits après une résistance acharnée.

Dans cette situation, le Comité Révolutionnaire à Wilhelmshaven ordonna à tous les marins de la Flotte disponibles à terre, soutenus par quelques torpilleurs qui étaient à l'ancre, mais prêts à l'action dans le Judebusen, de combattre l'armée blanche en approche. Les sections avancées des marins marchèrent 15 à 20 kilomètres depuis Wilhelmshaven jusqu'à la ligne de front, prenant leurs positions dans des tranchées creusées bien avant. Ces sections, comprenant chacune de 10 à 30 marins, avec un Obmann (représentant, chef) élu ou homme de confiance, entreprirent de tenir le terrain contre l'avancée des troupes d'Ebert. Les marins comprenaient pleinement que leurs 3 000 hommes, avec peu d'expérience du combat à terre, pourraient difficilement égaler une armée de 40 000 officiers expérimentés, mais ils comprenaient également que le combat devait avoir lieu à tout prix, et que dans leur propre intérêt et dans celui de la cause, ils devaient y avoir une discipline – une discipline volontaire basée sur l'affection et la confiance. Ils traitaient leurs propres délégués, tout comme les camarades aux postes de commandement, avec un amour et un respect fraternel.

Pendant ce temps, la « Caserne des Mille Hommes » fut mise en état de défense. Des mitrailleuses, des fusils, des munitions et des grenades à main furent distribuées et stockées à tous les étages, des mitrailleuses furent montées sur le toit de ce bâtiment puissant et massif. Le 26 janvier, à midi, le Comité Révolutionnaire proclama l'état de siège dans Wilhelmshaven. Les vieux conseils de travailleurs/euses et de soldats furent destitués. Au même moment, la Reichsbank, avec 21 millions en or, fut saisie, et le bâtiment gardé par une troupe spéciale de 50 marins avec 15 mitrailleuses. À la suite de la Reichsbank, toutes les autres institutions financières furent saisies occupées par des marins armés ; de plus furent aussi tous les bureaux de statistiques, le télégraphe, les bureaux du téléphone, les centrales fournissant électricité et eau, tous les moyens de transport et de circulation, les gares, les dépôts de nourriture et de matières premières, les ateliers d'imprimerie et tous les bâtiments gouvernementaux. Les trains furent

arrêtés, ils pouvaient arriver mais pas repartir. Dans cinq différents journaux, imprimés en grandes lettres, placardés dans toute la ville, était annoncé l'essentiel des événements à venir.

Les ouvrierEs, les retraitéEs, tous/tes les travailleurs/euses en détresse, particulièrement celles et ceux qui vivaient dans des huttes et des baraques en bois, furent invitéEs à saisir les maisons presque vides des riches et à les occuper immédiatement, ce qui fut fait sans délai. Il y avait également beaucoup de prisonniers de guerre, qui furent libérés sans discussion à propos des « différences de race » et de nationalités. La conscience de classe avait résolu ces « problèmes » sur le champ... « C'est l'existence sociale de l'homme qui détermine sa conscience ».

Le 27 janvier, dans la matinée, un des entrepôt qui débordait de provisions de la Marine fut ouvert par ordre du RC et de nombreuses tonnes de viande salée, de porc salé, de bacon, de pois, de riz et de nourriture en boîtes furent gratuitement distribuées parmi les habitantEs de Wilhelmshaven. Celles et ceux dans le besoin reçurent suivant leurs nécessités. Pendant ce temps, étaient reçues des informations envoyées par les observateurs qui étudiaient le mouvement de l'armée en approche, Wilhelmshaven était encerclé de tous côtés sauf par la mer et certaines des unités de marins, soutenus par une petite canonnière, avaient déjà engagé le combat contre les troupes avancées d'Ebert. En fait ces camarades étaient au contact des troupes d'officiers qui les chargeaient et ils perdaient du terrain.

Au même moment, il était évident que l'espoir d'une assistance de la part de la forteresse Heppens devait être complètement abandonné à cause d'un sabotage à grande échelle. Dans une telle situation, faire usage des torpilleurs dans le Jadebusen aurait été désastreux. Tout ceci, et la situation en général, fut discuté avec le plus grand sérieux par les délégués lors d'une réunion à la « Caserne des Mille Hommes ». Il en résulta qu'ordre fut donné aux sections combattantes de marins de se reconcentrer près de leur point de départ. Cela se fit de manière ordonnée. Durant les quelques heures suivantes, les révolutionnaires intensifièrent leurs activités, réalisant quelques avances locales, et détruisant quelques positions hostiles dans le voisinage de Mariensiel.

Même dans ces circonstances, les leaders sociaux-démocrates d'Oldenburg, dans l'Est Friesland, furent autoriséEs à tenir un meeting à la cantine de Wilhelmshaven. Ils/elles avaient demandé à voir le Comité Révolutionnaire, et 2 délégués de la Flotte, avec un camarade du Comité Révolutionnaire, allèrent les rencontrer. L'un de ces sociaux-démocrates, connu comme le pontifex maximus d'Oldenburg, avait juste commencé à parler lorsque les propres membres de son parti lui dire avec rudesse qu'il ferait mieux de « la fermer » au moment où il essayait de les persuader de ne pas se mélanger avec les marins, mais juste d'attendre et de voir, bien que certainEs l'applaudissent, voyant dans sa politique attentiste le moindre mal et croyant qu'il serait toujours temps de prendre le train des vainqueurs en marche si une victoire devait émerger. Pour eux et elles, la situation apparaissait instable. Ils/elles étaient, sans aucun doute, inclinés vers le capitalisme, et en conséquence essayaient d'affaiblir la cause socialiste de toutes les manières possibles. Ils/elles avaient peur de leurs propres ombres et agissaient d'une manière sournoise. Cela devint évident lorsque la rumeur se répandit que les spartakistes avaient braqué la Reichsbank pour leur propre profit et que plusieurs millions en or avaient déjà été évacués par bateaux. Quelques mois après, cependant, en juillet 1919, le « Tribunal Extraordinaire du Peuple » d'Ebert à Wilhelmshaven reconnut que le Comité Révolutionnaire, bien que composé de « communistes fanatiques », avait gardé les mains propres.

Dans l'après-midi du 28 janvier, les premiers obus d'un canon de campagne, évidemment destinés à la « Caserne des Mille Hommes », s'écrasèrent dans le district du port

À peu près au même moment, un petit navire de guerre qui, comme cela transpira plus tard, avait été dans les eaux scandinaves pendant plus de 3 mois demanda par radio s'il pouvait accoster sur les docks de Wilhelmshaven. Le camarade D., le commandant en fonction du port, soupçonnant cet arrivant tardif, insista pour questionner le capitaine avant de lui autoriser l'entrée. Le commandant du vaisseau, un capitaine de corvette impérial, fut invité à rencontrer le camarade D. sur la jetée, où il dut répondre à de nombreuses questions, D. lui disant finalement qu'il garderait lui-même un œil sur lui, et que si lui, le Herr Offizier, était lui même sage, lui, camarade D., s'occuperait qu'il ait une autre bague à cigare à mettre dans sa pochette.

Ailleurs, des choses plus sérieuses étaient en train de se produire. À la gare principale de la ville, une bataille faisait rage. Beaucoup des marins étaient mortellement blessés. Une colonne motorisée d'officiers avait franchi un avant-poste de marins et de travailleurs et avait tracé sa route jusqu'à la gare, avec l'intention évidente de s'en emparer, et la garde qui la défendait fut forcée, face à l'intense feu de

mitrailleuses, de laisser le passage à un endroit. Soudain la voiture du Comité Révolutionnaire traça sa route au milieu de la colonne des officiers et lança parmi eux de nombreuses grenades à mains. 18 officiers furent faits prisonniers, et 4 mitrailleuses, quelques pistolets automatiques et un certain nombre de dagues navales furent capturés. Le nombre de pertes fut heureusement réduit.

L'Obmann de la garde de la gare, un solide jeune chauffeur du Baden, honteux d'avoir presque laissé les réactionnaires le dépasser, se tenait avec des larmes dans les yeux alors qu'il était face à ces camarades. Mais ils comprirent, une poignée de main franche et tout était bien.

L'ensemble des marins, à la différence de la soldatesque d'Ebert, n'avait pas de désir de revanche. C'était la guerre mais leurs prisonniers n'étaient pas molestés plus que cela n'était absolument nécessaire.

Dans l'après-midi du 29 janvier, un message arriva, adressé aux travailleurs/euses et aux marins, les informant que quelques milliers de travailleurs/euses bien armés, commandés par un jeune socialiste bien connu, P., était en route pour apporter toute l'aide possible aux combattants de la liberté de Wilhelmshaven.

Qui pouvait se lever maintenant pour les socialistes révolutionnaires ? Beaucoup d'entre eux/elles pouvaient déjà entendre les tirs de leurs frères et sœurs affrontant les bataillons réactionnaires à l'Est. Mais ce n'étaient pas les tirs de l'armée révolutionnaire recrutée à Hambourg, Harburg et Brême, comme ils/elles le supposaient joyeusement, c'étaient ceux de l'armée réactionnaire de Gerstenburg. L'armée commandée par le camarade P. n'atteignit jamais Wilhelmshaven. Elle avança jusqu'à Delmenhorst, engagea les forces réactionnaires, subit de lourdes pertes et battit en retraite.

À cette époque, le combat se poursuivait dans les rues et sur les barricades dans tout Wilhelmshaven. De lourdes pertes furent infligées aux réactionnaires, qui combattaient en colonnes compactes. Une pluie de grenades à main descendait sur eux depuis les toits et les fenêtres des maisons, et leurs cris, « Ebert ! Scheidemann ! », furent noyés par ceux des révolutionnaires, « Liebknecht ! Luxemburg ! ».

Encore et encore les suiveurs d'Ebert étaient repoussés, mais de manière toujours renouvelée de nouvelles colonnes d'officiers apparaissaient, principalement pour subir le même sort. Parfois les tirs s'éteignaient et on entendait seulement des explosions, mais ensuite les tirs recommençaient, un ouragan rugissant dans une mer d'éclats et de décombres. Dans ces circonstances, 34 camarades mortellement blessés, et parmi eux le camarade A., furent transportés sur un torpilleur qui les emmena dans une petite ville du bas de l'Elbe.

Cependant, comme la nuit tombait, la bataille de 14 heures pour la « Caserne des Mille Hommes » commença. Parmi les 588 défenseurs, pour la plupart des marins de la Flotte d'attaque, il y avait environ une douzaine de travailleurs, dont quelques femmes et, habillée en uniforme de marin, une jeune fille de 18 ans, la fille d'un officier naval de haut rang. En très peu de temps, un obus de calibre moyen s'écrasa dans le gymnase, suivi par d'autres qui tombèrent autour des baraquements. Une odeur désagréable, quelque chose comme du gaz, remplit l'air. Ensuite les obus commencèrent à éclater à des intervalles courts, dans la partie Ouest du bâtiment. Mais les marins y allaient aussi. Des volontaires furent appelés. Le camarade C. prit leur tête et, en une demi-heure, il avait disloqué une colonne d'officiers, fait trois prisonniers et capturé 2 mitrailleuses lourdes et un canon de 53 mm. La bataille continua toute la nuit, atteignant son apogée durant les premières heures de la matinée, quand, mine après mine, les baraquements furent bombardés.

Des fusées éclairantes et des obus incendiaires furent lancés et l'obscurité changée en feu et lumière. Mais il n'y avait pas de pensées de reddition. Plusieurs tentatives furent faites pour prendre d'assaut les baraquements, mais à chaque fois les troupes de gardes blancs furent repoussées par le feu des mitrailleuses et des fusils des défenseurs. Tandis que le combat progressait, il fut décidé de se battre jusqu'à la fin et de n'abandonner en aucune circonstance.

Mais, quoi qu'il soit vrai que la soldatesque d'Ebert ait eu à subir de terribles pertes, les marins et travailleurs/euses révolutionnaires en subirent également. Il n'y a pas d'intérêt à décrire les scènes atroces vécues durant la lutte, seulement une doit être mentionnée ici. Le camarade H., mortellement blessé, expira en disant « le communisme ou la mort » tandis qu'il serrait la main de l'homme à côté de lui, et ce camarade combattant s'agenouilla et embrassa, en première ligne, ce frère d'arme qu'il ne connaissait pas.

C'était l'aube, 2 camarades tiraient encore avec l'unique mitrailleuse qui n'était pas endommagée... et du mât de la « caserne des mille Hommes » fut descendu le drapeau rouge en lambeaux de la Commune de Wilhelmshaven, criblé par la fusillade.

Ici se termine un chapitre, mais un chapitre seulement, de l'histoire du prolétariat révolutionnaire de la mer.

Conclusions et questions en suspens

TIRER DES CONCLUSIONS simplement de la surface visible des faits et des expériences générales a seulement une valeur limitée et ne nous permet pas de voir clairement le caractère des développements futurs. L'Histoire ne se meut pas en ligne droite, les zigzags ne sont pas déterminés par une tendance, mais sont un composé de sous-courants qui doivent être pris sérieusement en considération.

Dans chaque pays les intérêts de la classe dirigeante sont étroitement liés à l'histoire préalable du pays, aux relations existantes, et à ses positions particulières dans le cadre d'une situation mondiale donnée. Toutes les activités, les alliances, les pertes et les opportunités sont des relations de pouvoir et de propriété. Tous les changements, les évolutions, les luttes externes sont donc irrévocablement connectés aux changements et luttes internes entre les classes et au sein de la classe dirigeante.

Sans doute, tous les groupes dirigeants ayant existé au préalable ont entravé le développement d'une véritable production et distribution sociale. La clé de la compréhension de l'histoire repose dans le développement historique du Travail.

Seule la lutte de classe sera le facteur décisif et déterminant, avec son point le plus haut – la révolution. Cette dernière est une question de tactiques.

Comme nous l'avons vu, dans le champ pratique des activités sociales et révolutionnaires, les partis politiques ne sont pas mieux informés que les masses. Cela a été prouvé dans toutes les luttes révolutionnaires véritables. Aussi longtemps que les partis opèrent en tant que groupes séparés au sein des masses, la masse n'est pas révolutionnaire, mais les partis non plus. Ils peuvent seulement fonctionner comme des appendices capitalistes.

Le fait demeure, la libération de la classe ouvrière peut seulement être l'œuvre de la classe ouvrière elle-même. Depuis les enseignements de Marx, Bakounine et d'autres, de nombreux changements et évolutions se sont produits dans les sphères politiques, économiques et sociales. Il n'y a pas de valeurs éternelles. En conséquence, il n'est pas suffisant de simplement répéter les enseignements et les vérités datés de nos pionniers et conseillers, nous devons les développer et les mettre en œuvre.

La période où le capitalisme avançait est révolue, et avec elle la base des vieilles formes d'organisation. Chaque époque a ses propres formes d'organisation, qui sont importantes pour le mouvement en cours dans une période, elle aussi en cours de développement. Toutefois, avec les débuts d'une nouvelle période, les vieilles formes organisationnelles entravent de plus en plus le nouveau développement. Les anciennes formes qui furent utilisées comme moyens de progrès au début d'une période particulière, deviennent, à la fin de cette même période, un facteur d'entrave, et leur effet est hautement réactionnaire. Le temps des organisations ouvrières capitalistes, toujours présentes dans certaines parties du monde, est évidemment révolu.

Les nouvelles conditions doivent être affrontées avec de nouvelles formes d'organisation et de nouvelles méthodes et dans le délai le plus court. Les travailleurs/euses eux/elles-mêmes, organisés en tant que classe révolutionnaire doivent agir. Les travailleurs/euses doivent être les maîtres, et pas les serviteurs/rices, de leurs propres organisations.

La classe ouvrière a besoin d'un mouvement qui tracera avec soin les chemins de ses propres règles de conduite. Un mouvement entièrement nouveau basé sur la solidarité de la classe ouvrière, l'unification dans le travail, des conseils ouvriers libres et indépendants comme cadres auto-affirmés d'unités combattantes, basés sur les navires, sur le rail, les avions, les ateliers, les mines, les usines et les communautés agricoles. Les travailleurs/euses n'ont pas besoin de leaders professionnels, nos hommes et femmes de confiance doivent être seulement des camarades ayant une conscience de classe et des enseignantEs, révocables à tout moment par le vote de leurs électeurs/rices directEs.

Nous n'avons pas de projets clés en main pour le futur proche, mais nous oserons prédire que la présente guerre mondiale terminera inévitablement avec une crise sociale et économique approfondie et des conséquences révolutionnaires. Les travailleurs/euses d'Europe, agissant par eux/elles mêmes, libérées des attaches de formes organisationnelles dépassées, n'attendront pas l'appel des dirigeantEs

professionnelles des partis. Il y aura enfin un véritable mouvement de la classe ouvrière révolutionnaire sur le continent européen.

Épilogue

JE NE PEUX TERMINER mon histoire sans regarder l'état des affaires dans les rangs des travailleurs/euses allemandes, ce qui est du plus grand intérêt pour la classe ouvrière anti-nationaliste dans son ensemble.

C'est très vrai, les masses laborieuses allemandes, attachées à un système dépassé et sous la pression d'un dictateur carriériste, ont perdu leurs longues et sanglantes batailles révolutionnaires. Mais il en est de même jusqu'à maintenant pour les grandes masses de tous les pays. En fait, la classe ouvrière allemande en général, bien que torturée par de terribles souffrances, est opposée à l'idiotie nationaliste, libre de toute haine raciale, du nationalisme et du soi-disant patriotisme.

Néanmoins, ils/elles savaient qu'ils/elles avaient, dans des conditions qui étaient souvent le résultat logique de leurs propres activités, échoué à vaincre le « fascisme » et, par conséquent, ils/elles s'efforcent d'évaluer les arguments de leurs camarades ouvrierEs ayant une conscience de classe à l'étranger. Mais on ne peut attendre d'eux/elles qu'ils/elles remplacent leur actuel bourreau nationaliste par un autre.

ÉquipéEs avec un réseau clandestin empiriquement organisé, utilisant des méthodes changeant continuellement, les travailleurs/euses révolutionnaires allemandEs essaient de faire leur possible pour informer les masses de ce qui est juste en train de se passer, ainsi ils/elles comprendront plus lisiblement la situation. Ces camarades ouvrierEs ne peuvent être trompéEs par aucune propagande nationaliste.

Ils/elles sont conscientEs que pour détruire le « fascisme », qui est plus ou moins la forme dirigeante des pouvoirs capitalistes aujourd'hui, les travailleurs/euses de tous les pays doivent détruire le capitalisme et que cela ne peut être accompli que sur la base d'une véritable solidarité de classe. Ce temps n'est pas éloigné, quand on ne peut ignorer plus longtemps que des parties considérables de la classe ouvrière allemande ont résolument combattu pour la grande cause et qu'elles sont, même en ces temps marqués par la plus sombre réaction, encore en train de combattre au premier rang du prolétariat révolutionnaire.

Laissons les nationalistes, qui sont sûrement les dernierEs habilitéEs à jeter la pierre à qui que ce soit, crier en répandant leurs mensonges et leurs moqueries sur les véritables combattantEs de la liberté, cela renforcera et élèvera seulement les esprits des forces anti-nationalistes et, au cours du temps, celles-ci balaieront la lie de la communauté humaine.

IKARUS

* IKARUS (Ernst Schneider), *The Wilhelmshaven Revolt: A Chapter of the Revolutionary Movement in the German Navy 1918-1919*; préface de Mat Kavanagh, Freedom Press, London 1944.

« Icarus » était le pseudonyme d'Ernst Schneider (1883-1970?). Né à Königsberg, il était travailleur portuaire et marin (barreur) ; il avait été social-démocrate, puis un des éditeurs de la revue Kampf, à Hambourg, « organe indépendant pour l'anarchisme et le syndicalisme » (1912-1914). Membre de l'IKD de Wilhelmshaven, il fut actif dans les mutineries navales de 1918. En prison après l'insurrection de Wilhelmshaven de janvier 1919. Sa spectaculaire évasion de prison en septembre 1920 lui valut le surnom d'Ikarus. Il participa à la formation du KAPD (Parti Communiste Ouvrier D'Allemagne) à brême en 1920. En 1923, il fut actif dans l'insurrection de Hambourg organisée par le KPD en octobre, et ce en tant que leader du KAPD et de l'AAU. Secrétaire de l'Association des Marins Allemands (Deutscher Seemannsbund – DSB) à Bremerhaven, 1926-29.

De 1926 à 1929, il fut l'organisateur de l'AAU des Marins à Cuxhaven et l'éditeur de la revue des marins unionistes : Wellenbrecher (« Brise vague »), Bordzeitung der Seeleute. Il fut arrêté par la gestapo en 1935, et il put passer en Grande-Bretagne via Anvers en 1939. Actif contre la guerre au sein de l'Anti-Parliamentary Communist Federation et l'un des principaux contributeurs de Solidarity (le journal de l'APCF NDT) entre 1938 et 1945. Son groupe, avec sa revue Solidarity, défendit des positions internationalistes Durant la seconde Guerre Mondiale. (Voir aussi: Kuckuk, Peter, Syndikalisten und

Kommunistische Arbeiterpartei in Bremen in der Anfangsphase der Weimarer Republik', Archiv für die Geschichte of Widerstandes und der Arbeit (AGWA), no. 14, Bochum 1996; p. 15-66.)

Pour la gauche communiste en Grande-Bretagne, lire le livre essentiel de Mark Shipway, Anti-Parliamentary Communism. The Movement for Workers' Councils in Britain, 1917-1945, Macmillan Press, London 1988.

Quelques textes d'Icarus, parus dans Solidarity, ont été re-publiés dans Class War on the Home Front, Wildcat Group, 1986. (Note de Ph. Bourrinet)

Brochure La Révolution allemande

